

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Les bords du Rhin**

**Guinot, Eugène**

**Paris, 1847**

IV. Offenbourg

[urn:nbn:de:bsz:31-120900](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-120900)

#### IV

##### OFFENBOURG.

Si vous faites une excursion dans le grand-duché de Bade, arrêtez-vous à Offenbourg. Les voyageurs qu'emporte le chemin de fer dédaignent les villes qui ne se recommandent ni par leur importance nationale, ni par leur valeur historique, ni par la célébrité de leurs monuments. Ils descendront à Carlsruhe, qui est la capitale du duché; à Heidelberg, qui étale ses ruines prodigieuses; ils iront voir à Fribourg en Brisgau une des plus belles cathédrales du monde, et, en allant à Fribourg, ils passeront devant Offenbourg sans se soucier de cette ville, que la renommée ne leur a pas signalée. Offenbourg est pourtant l'ancienne ca-



pitale de l'Ortenau, ville déchue qui a perdu sa majesté, mais qui a gardé sa grâce. Les antiquaires et les artistes ne regretteront pas le temps qu'ils lui auront donné; ils admireront surtout, non loin de la ville, le château d'Ortener, ancienne résidence des souverains de l'Ortenau, reconstruit tel qu'il était au quatorzième siècle. Les curieux, les poètes, recueilleront dans cette contrée de naïves légendes attachées à toutes les ruines, suspendues à toutes les montagnes, penchées sur les bords de la Kinzig, rivière aux flots argentés. Du côté de Fribourg, ce sera la légende de sainte Odille, si célèbre jadis dans l'Alsace et dans le margraviat de Bade.

Odille était fille d'un duc d'Alsace. Son père voulait la marier contre son inclination, elle s'échappa du manoir paternel, traversa le Rhin et gravit une des montagnes du Brisgau. Le duc, à la tête d'une troupe de cavaliers, s'était mis à la poursuite de la fugitive, et il était sur le point de l'atteindre; alors Odille se mit à genoux, éleva ses mains au ciel et s'écria : « Dieu tout puissant! sauvez-moi et je jure de consacrer à votre service le reste de ma vie. » Dieu entendit cette prière, une roche s'ouvrit et enveloppa la jeune fille qui, du fond de cet impénétrable asile fit entendre sa voix à son père et le conjura de respecter la protection céleste. Le duc se rendit. Odille sortit de la roche pour entrer dans un couvent, et de l'asile que Dieu lui avait fait s'élança une source d'eau pure qui guérit les yeux malades et qui



dans le bon temps a rendu, dit-on, la vue à plusieurs aveugles.

Près d'Offenbourg se trouvent les ruines du château de Stauffen, qui eut pour seigneur un jeune et beau chevalier. Un jour, en revenant de la chasse, le sire de Stauffen rencontra près d'une fontaine une fée dont il devint amoureux et qui ne voulut l'écouter qu'à condition de devenir son épouse. Le mariage se fit, et la fée apporta en dot au chevalier trois cassettes pleines de pierreries. Ils vécurent heureux pendant un an; puis la guerre appela le sire de Stauffen dans de lointaines contrées. Là, son cœur étant changé, le mariage qu'il avait contracté avec une fée cessa de lui paraître valable, et il songeait à former de nouveaux liens, lorsqu'il reçut un mystérieux billet, écrit par l'épouse délaissée, qui lui disait : « Si vous me trahissez, vous mourrez, et je vous annoncerai moi-même votre dernière heure en vous montrant un de mes pieds, qui sortira de la muraille dans la chambre où vous serez. » Le chevalier, qui était brave, dédaigna cet avis, et son second hymen fut célébré. Mais, comme il entra dans la chambre nuptiale avec sa nouvelle épouse, il vit un petit pied blanc sortir du lambris, et aussitôt il tomba mort.

Les chroniques du pays peuvent citer des histoires moins naïves et plus nouvelles. La beauté de la contrée, ses solitudes profondes, les montagnes qui l'encadrent, les forêts qui la couvrent, sont admirablement disposées pour les aven-



tures romanesques. Le bonheur qui se cache, les heureux qui veulent être oubliés ne sauraient trouver de plus charmant et de plus mystérieux asile que les environs d'Offenbourg, que cette contrée à la fois si sauvage et si riante, où les regards et les pas indiscrets ne pénètrent jamais et qui offre en tout temps à la mélancolie et à l'amour un refuge inviolable et sacré.

Dans les premiers jours de l'été dernier, un matin, deux cercueils entrèrent en même temps au cimetière d'Offenbourg. L'un renfermait une jeune femme de la ville, que suivait avec quelques parents un époux désolé. L'autre cercueil renfermait aussi une femme, et avait pour toute escorte un homme jeune encore, triste et seul. Cet homme était un étranger. Les jours suivants, l'époux veuf et l'étranger se rencontrèrent au bord des deux tombes voisines. Il y avait entre eux une conformité de deuil et un lien de douleur qui devait les rapprocher et amener ces plaintives confidences où s'épanchent les âmes meurtries. Plusieurs mois se passèrent cependant à former une amitié communicative. Ce fut l'habitant d'Offenbourg qui parla le premier, et quand il eut dit l'histoire de son doux hymen éteint dans sa lune de miel, l'étranger, qui était un Anglais, conduisit son ami dans un délicieux ermitage, situé à une lieue de la ville, caché dans les bois silencieux qui voilent de leur sombre verdure, comme d'un impénétrable rideau, les montagnes de la Forêt-Noire. En chemin, l'étranger prit la parole à son



tour, et révéla, dans le récit qu'on va lire, le secret de sa vie et de sa tristesse :

...Il y avait plus d'une heure que nous nous disions adieu sans pouvoir nous séparer. Ses mains étaient dans les miennes, mes yeux fixés sur ses beaux yeux, et nous ne pouvions nous détacher de ce regard ni de cette étreinte. Cependant notre résolution était bien prise ; nous étions bien décidés tous deux à courber la tête sous une impérieuse loi et à briser dans sa fleur notre premier amour.

— Édouard, me dit-elle, en me montrant la pendule, voyez !

— Minuit!... encore un quart d'heure, Henriette, ce sera peut-être de notre vie le dernier que nous passerons ensemble.

Nous avions tant de choses à nous dire dans ce dernier quart d'heure, et nous ne pouvions que pleurer. Les larmes d'Henriette tombaient sur mes mains, et j'éprouvais un bonheur indicible à sentir ainsi couler cette tiède pluie du cœur...

Ce fut encore elle qui m'avertit quand la pendule sonna. Dans les moments décisifs de la vie, les femmes ont toujours plus de courage que les hommes ; lorsqu'elles ne peuvent être heureuses selon leurs vœux, elles tâchent d'être sublimes pour se dédommager ; le devoir leur paraît plus facile quand il se présente avec les apparences de la grandeur et



sous une forme dramatique. Henriette se leva ; sa main avait quitté la mienne ; elle ne pleurait plus, et sa voix ne tremblait pas en me disant :

— Je vous aime, Édouard, d'un amour saint et pur, et, quoi qu'il arrive, rien n'altérera cet amour. Sachons nous résigner à notre sort, mon ami ; peut-être le ciel nous réserve-t-il des jours meilleurs.

Je n'eus pas la force de répondre ; je sortis en sanglotant. Mon cheval m'attendait à la porte : je m'élançai sur la selle et je partis. Le cheval allait au pas, et je le laissai faire d'abord, tout entier que j'étais à ma douleur. Jamais nuit plus noire n'avait enveloppé de ses ombres le pays de Galles. Tout en suivant doucement la route qui conduisait à la ville, je songeais à ma misère, à mes illusions perdues ; mon esprit recueillait les pensées amères qui s'échappaient de mon cœur navré. — Elle ne m'aime pas, me disais-je ; elle ne m'a jamais aimé ! Elle a joué avec moi un jeu perfide et cruel ; sa coquetterie a voulu abuser de ma simplicité. Aussi, comme sa résignation a été facile ! C'est à peine si elle a versé quelques larmes. Tous ses soins tendaient à abréger nos adieux !...

Ces pénibles idées déchiraient mon âme. Par un mouvement furieux, j'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval, qui prit le galop. Aucune lueur n'éclairait le chemin ; à moins d'un miracle, je devais me rompre le cou dans cette course à travers les ténèbres. Le vent avait em-



porté mon chapeau ; je lâchai la bride , je secouai mes pieds hors des étriers , et je fouettai comme un désespéré le pauvre cheval , qui volait comme une flèche. Je voulais en finir avec la vie ; sans doute , à ma place , un homme heureux aurait été tué ; mais mon cheval s'abattit à la porte de la ville , et je me relevai sans m'être fait le moindre mal.

Rentré chez moi , je relus la lettre qu'Henriette m'avait écrite la veille.

Cette lettre, la voici : — « Il n'y a plus d'espoir, mon cher » Édouard, hier mon père est venu me trouver et il m'a dit : » — Je suis ruiné. — Eh bien ! lui ai-je répondu , je saurai » supporter la misère, et Édouard vous aidera à réparer votre » désastre. — Il ne s'agit pas seulement de ma fortune, » a-t-il ajouté ; mon honneur aussi est compromis , car j'ai » perdu plus que je ne possède , et je me vois réduit à faire » banqueroute. C'est là un malheur auquel je ne survivrai » pas. Avant que la flétrissure atteigne mon nom , je me » tuerai. Oui, Édouard, mon père m'a dit cela , et comme » à ces terribles paroles je jetai un cri d'effroi : — Tu peux » me sauver, Henriette, reprit-il. — Moi ! et comment ? — » M. Jenkins t'aime , il veut t'épouser et devenir mon asso- » cié en même temps que mon gendre. Il est riche , il mettra » toute sa fortune dans mon commerce ; par ce moyen , je » relèverai mes affaires et je remplirai mes engagements. » Ainsi , mon honneur et ma vie dépendent de toi , ma fille, » et je viens te demander de prononcer mon arrêt. — Pou-



» vais-je hésiter, Édouard, et vous-même, vous qui m'ai-  
» mez, me conseilleriez-vous d'acheter mon bonheur au prix  
» de la vie de mon père? Non sans doute! Je me suis sacri-  
» fiée. Plaignez-moi, car ma part dans le malheur est plus  
» grande que la vôtre; en me perdant, vous restez libre,  
» du moins; en vous perdant, moi, il faut que j'appartienne  
» à un autre. Aucune douleur n'est épargnée à la victime.  
» Demain, je pars avec mon père pour Plymouth, où m'at-  
» tend M. Jenkins; venez ce soir, je serai seule, et nous  
» aurons une heure pour nous dire un dernier adieu. »

Non! m'écriai-je, non, je ne puis l'accuser; elle est de bonne foi dans son sacrifice; elle s'est immolée à la piété filiale, ou plutôt à l'affreux égoïsme de son père.... Quant aux jours meilleurs qu'elle espère, je n'y compte pas. M. Jenkins n'a que cinquante ans.

Le lendemain à l'heure où Henriette partait pour Plymouth, je m'embarquai sur un vaisseau qui faisait voile pour la Nouvelle-Orléans.

Entre le premier et le second chapitre de mon histoire, trois ans s'écoulèrent, trois ans de voyages et d'aventures, trois ans d'oubli. Mes peines s'étaient adoucies en courant le monde; mon amour malheureux n'était plus un de ces vifs et poignants chagrins dont on éloigne autant que possible la pensée, mais plutôt c'était un de ces souvenirs tristes et doux dont on se plaît à s'entretenir et qui plongent l'âme dans une rêveuse mélancolie.



Un de mes amis que j'avais pris pour mon confident, et qui ne manquait pas de pénétration, m'avait dit : — « Vous n'aimez plus Henriette. » — Et j'avais entendu ce blasphème sans indignation. Pour y répondre, je n'avais pas osé interroger ma conscience.

Le père d'Henriette était mort six mois après le mariage de sa fille. — Six mois trop tard ! — Quand je revins à Londres, après trois ans d'absence, mon cœur avait vieilli. Je pensais encore à elle, mais sans douleur et sans passion ; et, il faut bien l'avouer, l'idée que je pouvais la revoir m'occupait moins que le projet d'un nouveau voyage qui devait me conduire à la fortune. Alors, j'avais vingt-huit ans ; c'est l'âge où l'âme se retrempe et où l'on commence à jeter un regard sérieux sur les lointains horizons de la vie ; une halte où l'on s'arrête pour rompre avec le passé et songer à l'avenir ; une époque critique où la jeunesse stipule pour l'âge mûr. Chez moi l'ambition était venue ; j'avais pris goût aux courses aventureuses du marin et aux productives spéculations du négociant.

J'allais m'embarquer de nouveau, lorsque je rencontrai le frère d'Henriette ; il portait des habits de deuil. Il m'aborda tristement et me dit :

— Vous savez, mon ami, que s'il n'avait dépendu que de moi, je vous appellerais mon frère. Hélas ! si cela eût été, aujourd'hui vous seriez en deuil comme moi.

J'interrogeai William avec anxiété.



— Elle est morte, me dit-il.

— Morte! Henriette!

— Oui, morte il y a quinze jours, à Scorthall, dans un petit village sur les frontières de l'Écosse.

A ces mots, tout mon ancien amour se réveilla, dans un accès de douleur véritable et profonde. — Elle m'aimait, pensai-je, et sa passion pour moi a causé cette fin prématurée!

Je restai deux jours enfermé dans ma chambre, tout entier à mon chagrin. Le soir du second jour j'entendis frapper à ma porte; je me levai pour ouvrir... Mais ici je dois dire ce que j'appris plus tard sur la mort d'Henriette.

Son mari était allé à Édimbourg pour une affaire importante. Henriette, malade, était restée à Londres. M. Jenkins, ayant appris que j'arrivais en Angleterre, écrivit à sa femme de venir le rejoindre sur-le-champ, et elle obéit; car M. Jenkins était de ces maris, ou plutôt de ces tyrans dont la volonté ne souffre aucune composition.

Henriette partit donc, seule avec sa femme de chambre, nommée Sarah: une pauvre jeune fille orpheline qu'elle avait adoptée et qu'elle traitait presque comme une amie. Sarah depuis longtemps était atteinte d'une maladie mortelle, dont le germe se développa tout à coup et violemment dans les premières heures du voyage. Bientôt, son état devint si alarmant et si désespéré, qu'il fallut s'arrêter le soir à Scorthall, dans une mauvaise auberge. Henriette envoya en toute



hâte chercher un médecin, qui arriva lorsque ses secours étaient déjà inutiles.

— Je n'ai rien à faire ici, dit le docteur après avoir examiné la malade; cette femme n'a plus que quelques minutes à vivre.

Un quart d'heure après cet arrêt, Sarah expirait entre les bras de sa maîtresse.

Henriette passa pieusement la nuit entière au chevet de la morte.

— Hélas! disait-elle en contemplant le pâle visage de Sarah, elle est plus heureuse que moi! Pauvre enfant que les peines de la vie n'ont pas touchée, et qui s'est éteinte, le sourire sur les lèvres, au milieu de son premier rêve! Que ne suis-je à sa place, moi qui souffre! La mort serait pour moi un affranchissement; elle mettrait un terme à mes douleurs, à mon amour sans espoir, à un lien odieux et intolérable. Je le sens, je n'ai plus de force contre tant de maux; le supplice est trop long. Oh! si j'avais un moyen de m'en délivrer!

La nuit, qui porte conseil, inspira une idée à la malheureuse Henriette.

Le lendemain, lorsque le shériff, accompagné du médecin, vint dresser le procès-verbal du décès, Henriette était prête; son plan était arrêté.

— Comment vous nommez-vous? lui demanda le shériff.

— Sarah, répondit Henriette. Je n'ai pas d'autre nom;



je suis orpheline, sans famille, sans aucuns parents. J'avais été recueillie par ma bonne maîtresse que je viens de perdre et qui me traitait comme une sœur. Maintenant je n'ai plus d'appui dans ce monde! Voici les papiers de mistress Jenkins, la pauvre défunte. Dieu veuille avoir son âme! Elle allait rejoindre son mari à Édimbourg lorsque la mort l'a surprise dans cette auberge.

— Nous enverrons copie du procès-verbal à M. Jenkins, dit gravement le magistrat. — Puis il fit poser les scellés et donna ses ordres pour l'enterrement...

Le soir du second jour, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, j'entendis frapper à ma porte; je me levai pour ouvrir. Un homme entra, enveloppé dans un manteau et la tête couverte d'un chapeau à larges bords.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous? lui demandai-je étonné et mécontent de cette visite inattendue.

Pour toute réponse, l'inconnu jeta par terre le manteau et le chapeau qui cachaient sa taille et son visage. — Je reconnus Henriette.

— Oui, s'écria-t-elle, oui, Henriette, morte pour tous excepté pour toi! M'aimes-tu toujours, Édouard; veux-tu me suivre, veux-tu vivre pour moi?

— Je le veux.

— Alors viens!

Nous sommes venus ici, monsieur; nous avons choisi dans le duché de Bade un endroit écarté où les voyageurs



aventurent rarement leurs capricieuses excursions. Ici, dans cette maison isolée, j'ai repris les premières illusions de ma jeunesse ; j'ai rouvert délicieusement mon cœur à mon premier amour un instant oublié ; ici, pendant dix ans, j'ai vécu pauvre et heureux, aimant et aimé.

Vous connaissez, au cimetière d'Offenbourg, sa tombe fleurie, cachée sous les rameaux éplorés des saules. Là repose mon Henriette, morte il y a six mois, bien réellement morte cette fois!... J'aurais fini mes jours ici, dans la retraite, car désormais le monde m'était fermé. J'ai trente-huit ans, et il était trop tard pour recommencer une nouvelle carrière et courir après la fortune dont j'ai perdu les traces ; j'étais tout résigné à ma vie humble, modeste et solitaire lorsque j'ai reçu cette lettre :

« Depuis longtemps, monsieur, je vous cherche pour ré-  
» parer, s'il est possible, mes torts envers vous. J'ai causé  
» votre malheur, ainsi que celui d'une personne qui vous  
» fut chère et qui m'a sacrifié l'amour qu'elle avait pour  
» vous. Sans doute, Henriette, si bonne et si généreuse, m'a  
» pardonné dans le ciel ; j'espère que vous ne serez pas  
» moins miséricordieux. Le mois dernier, un de mes amis  
» vous a rencontré à Kehl, et il a appris que vous habitiez  
» un ermitage dans une des parties les plus désertes du  
» grand-duché de Bade, où sans doute vous pleurez encore  
» la femme que je vous ai enlevée et que je vais rejoindre,



» car la mort approche, et quand vous recevrez cette lettre  
» je ne serai plus.

» A défaut d'une autre réparation, j'ai fait un testament  
» par lequel je vous laisse toute ma fortune, que je vous  
» supplie d'accepter. C'est peu de chose assurément en com-  
» paraison du trésor que je vous ai ravi, mais je ne saurais  
» faire davantage, et, pour réparer ses torts, l'homme juste  
» ne peut donner que ce qu'il a.

» Samuel JENKINS. »

Cette lettre m'a été envoyée par un notaire de Londres qui m'avertissait en même temps qu'il était prêt à me mettre en possession de l'héritage. Qu'auriez-vous fait à ma place? Moi, j'ai accepté. M. Jenkins ne laisse aucun parent, et je ne fais tort à personne en jouissant de sa succession, qui monte, dit le notaire, à soixante mille livres sterling.

Je vais donc quitter le duché de Bade et vivre à Londres en philosophe millionnaire; — mais je viendrai religieusement tous les ans faire un pèlerinage à Offenbourg, où je fus si longtemps heureux, et où reposent les cendres d'Henriette.